

# O TOI QUI LE SAVAIS par JEAN-CLAUDE MARTIN

25 Mai 2020

L'écriture de Jean-Claude Martin procède des subtilités de l'art martial : sans effort (apparent) elle invite son lecteur (« hypocrite lecteur, mon semblable mon frère » !) à entrer dans son jeu pour le déstabiliser promptement et en douceur. Ses pratiques de malicieux, il les exerce avec une redoutable efficacité depuis bientôt quatre décennies. Et c'est toujours à partir de situations ou de réflexions communes, ordinaires, *humaines* pour tout dire, qu'il sait provoquer une surprise qui cède vite le pas à de la jubilation.

Son dernier recueil « O toi qui le savais » que vient de publier *Le merle moqueur* traite du thème le plus universel qui soit : celui de l'amour. C'est-à-dire du désir, de l'érotisme ou du désespoir. Avec toutes les situations possibles où « la beauté est toujours rassurante à regarder » : cuisses de jeunes filles aperçues dans un champ ou dans une décapotable, poitrines reluquées sur les plages, joggeuse inconnue croisée par hasard, passantes en toutes saisons autour desquelles on peut tisser à l'infini la gamme des sentiments : stupeur, joie, ferveur, puis tout à coup comme une flèche décochée et qui frappe au cœur sans qu'on s'y attende : regret, mélancolie, spleen.

Jean-Claude Martin a beaucoup d'humour et il manie aussi l'ironie légère. Cependant, il ne s'amuse pas, tel un insouciant qui sait faire des bons mots . Car même quand on croit qu'il joue avec les mots (et il en joue rudement bien), il faut le prendre au sérieux : en matière de sentiments, il exprime une pudeur et une élégance qui ne trompent pas .

Morceaux choisis :

*J'ai ouvert la fenêtre et retrouvé une matinée d'été.*

*J'ai posé le bol sur la table et, à travers l'anse de la cafetière, j'ai regardé le ciel.*

*J'ai réparé le loquet de la barrière, poussé la bicyclette dans la douceur de l'air.*

*J'ai appuyé de toutes mes forces sur les pédales. Dans l'air, un souffle que le mouvement de la bicyclette a déplacé...*

*Mon cœur battait. Une sueur perlait à mon front.*

*Un instant, je t'avais oubliée...*

*\* \* \**

*Ils me disent : « je vous ai vu jeudi au supermarché ». Ou : « n'étiez-vous pas devant le cinéma vendredi ? » Ou : « c'est votre voiture qui était garée hier place Laleu ? »*

*Ne se rendent-ils compte de rien ?*

*Depuis mercredi, je t'aime.*

*\* \* \**

*Pour finir, ses plus intimes confidences, Jean-Claude Martin les réserve à « cette pauvre fille appelée poésie (...) Et il m'en a fallu des doutes et des détours pour m'apercevoir qu'au bout de la route elle était la plus belle, dénudée, et la seule que j'ai aimée. »*

*Nul doute en tout cas que notre Michel Baglin aurait applaudi à deux mains à cette déclaration primesautière de mécréant :*

*À voir ses seins, on pouvait croire en Dieu. À les toucher, on avait une idée du paradis. Poussait en moi l'arbre de la connaissance. Sa peau, son parfum : le pourquoi de notre existence sur la terre. Quand elle ouvrait ses jambes, j'y puisais la foi du charbonnier.*

Jacques Ibanès

Jean Claude Martin *O toi qui le savais* avec une préface de James Sacré

(Éditions Le Merle moqueur, 90 p. 12€)